HAL
open science

Insultes et joutes verbales chez les "jeunes" : le regard des médiateurs urbains

Isabelle Léglise, Marie Leroy

To cite this version:

Isabelle Léglise, Marie Leroy. Insultes et joutes verbales chez les "jeunes" : le regard des médiateurs urbains. Aline Tauzin. Insultes, injures et vannes en France et au Maghreb, Karthala, pp.155-174, 2008. halshs-00292410

HAL Id: halshs-00292410

https://shs.hal.science/halshs-00292410

Submitted on 1 Jul 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Léglise, Isabelle & Leroy, Marie (2008). Insultes et joutes verbales chez les "jeunes" : le regard des médiateurs urbains. In Aline Tauzin (ed.), *Insultes, injures et vannes en France et au Maghreb* 155-174. Paris: Karthala.

Insultes et joutes verbales chez les "jeunes" : le regard des médiateurs urbains

Isabelle Léglise (Maître de conférences, Université de Tours)[1]
Marie Leroy (Maître de conférences, Université Paris V)[2]

Avec le développement de la sociolinguistique urbaine, de la sociologie ou encore de l'ethnographie urbaines, un certain nombre de travaux se sont intéressés aux zones péri-urbaines (notamment Begag 1990, Jazouli, 1995 ou Lepoutre 1997), et ont évoqué en particulier la variété de langue qui y serait parlée, le 'langage des jeunes'. Nous utiliserons plutôt un pluriel, préférant une expression comme 'parlers jeunes', afin de renvoyer à diverses variantes, tant les différences sont notables dans le parler des adolescents et jeunes adultes d'un quartier ou d'une ville à l'autre[3], même si la notion de 'parler véhiculaire interethnique' (Billiez 1991) permet de décrire un fonctionnement local. Or, pour reprendre une remarque d'A. Begag (1997), l'histoire des banlieues, des cités, des quartiers, s'écrit en dehors des cités, et, en tant que chercheurs, il faut prendre de nombreuses précautions pour ne pas stigmatiser, folkloriser, ou au contraire sur-valoriser les variantes auxquelles on s'intéresse.

Lors d'une étude initialement réalisée sur l'agglomération tourangelle et étendue à la banlieue sud de Paris, nous nous sommes intéressées aux discours de médiateurs de rue quant à ces parlers jeunes. Les médiateurs urbains constituent en effet une population intéressante puisqu'ils sont à la fois, pour la plupart d'entre eux issus des quartiers, jeunes en train de devenir moins jeunes et chargés d'une mission de médiation auprès d'une large population elle-même constituée de jeunes et de moins jeunes habitants (Léglise 2004a, 2004b). Pour tout travailleur social, la langue est un outil de travail (Ion et Tricard 1984). Le travail social est en effet un travail symbolique et avant tout discursif (Autès 1986). Pour les médiateurs urbains a fortiori, les aspects linguistiques sont importants. Il est par exemple vital qu'ils comprennent ces parlers jeunes s'ils veulent appréhender et réduire les possibles tensions entre jeunes habitants des quartiers ou entre les

[1] leglise@univ-tours.fr
[2] Lors de l'étude, en 2002, Marie Leroy était ATER à l'Université Paris III.
[3] Notamment Melliani (2000) à Rouen, Trimaille (2003) à Grenoble ou Binisti et Gasquet-Cyrus (2003) à Marseille.

jeunes et le reste de la population. L'une des questions qui se posent – indépendamment de celle qui consiste à se demander si en tant que travailleur social on doit reprendre linguistiquement les jeunes lorsqu'ils s'expriment 'mal' (Bulot et Van Hooland 1997), est de savoir si les médiateurs doivent eux-mêmes pratiquer ces parlers jeunes, c'est-à-dire, pour ceux issus de ces mêmes quartiers, parler comme entre soi pour se faire entendre des plus jeunes, ou au contraire se contrôler parce qu'on travaille et qu'on a un rôle de représentation et d'insertion.

Nous nous intéresserons plus particulièrement ici à la question des insultes et des joutes verbales chez les jeunes en âge d'être scolarisés, en nous appuyant sur des entretiens et des observations effectués auprès de médiateurs urbains. Nous mettrons en regard les pratiques langagières des médiateurs et leurs déclarations sur ces questions, notamment en ce qui concerne la définition, à l'intérieur ou à l'extérieur des groupes de pairs, des mots qui sont affectueux et de ceux qui font mal.

1. Insultes, joutes, violence verbale et parlers jeunes

Depuis quelques années, beaucoup d'études évoquent les pratiques langagières de populations jeunes dans certains quartiers, mais peu de descriptions linguistiques de ces pratiques sont disponibles[4]. Parallèlement, de nombreuses plaintes semblent émerger en provenance de la société civile, et en particulier de travailleurs sociaux, de juges, d'éducateurs, voire d'enseignants, évoquant les incivilités proférées, la violence verbale qui caractériserait les échanges ou encore l'absence de maîtrise des niveaux de langue notamment chez les adolescents. Pour les adultes, il y aurait des difficultés à comprendre les jeunes des quartiers, surtout au niveau suprasegmental, les parlers jeunes semblant se caractériser par un 'accent typique' ou un débit haché.

Afin d'étudier les catégorisations de travailleurs sociaux quant à ces parlers jeunes, une recherche-action-formation, en collaboration avec l'Institut de Travail Social de Tours et une

[4] Depuis la rédaction de cet article un certain nombre de d'études ont été réalisées, cf. en particulier Caubet et al., (sous presse).

association chargée de médiation urbaine, a été réalisée, sur la base d'entretiens et d'observations pour le chercheur et de participation active pour les médiateurs (Léglise 2004a). Ce travail a notamment permis aux médiateurs de prendre de la distance par rapport à leur pratique et leur activité : ils intervenaient en effet dans un processus de co-construction du sens avec le chercheur et étaient actifs dans leur processus de formation sur ces questions. Il s'agissait, pour le chercheur, de comparer discours et pratiques et d'analyser ces dernières, notamment au regard de leur variation diaphasique. Nous souhaitions questionner cet axe de variation en particulier dans la dimension langagière du travail social, et observer ainsi les travailleurs sociaux face à leurs différents interlocuteurs (usagers, jeunes usagers, collègues et même chercheur). De la même manière, souhaitions-nous comparer les pratiques des jeunes en âge d'être scolarisés face à différents interlocuteurs (entre eux comme face aux travailleurs sociaux) en raison de nombreuses prises de position évoquant l'absence de capacité d'adaptation linguistique de ces populations jeunes. Ce défaut supposé de maîtrise des niveaux de langue est inlassablement dénoncé par les travailleurs sociaux, il est également évoqué par des sociolinguistes (notamment Gadet 2000), et radicalisé par des déclarations comme celle de Bentolila (1998) : les jeunes seraient des " handicapés linguistiques voués à un enfermement pseudo-identitaire ". Or, à notre connaissance, les études sur corpus traitant de variation diaphasique chez les jeunes font encore défaut.

La question de la violence verbale et de l'insulte est rapidement apparue comme le leitmotiv de bien des entretiens réalisés. Dès que l'on demande aux travailleurs sociaux de s'exprimer sur la manière de parler des jeunes, ils évoquent les insultes, la vulgarité ou la violence de leurs propos. *" les jeunes ? ils parlent pas les jeunes, ils font que s'insulter "* (Entretiens I. Léglise, Tours). Aussi, bien que ces questions ne constituaient pas l'objet central de nos recherches, elles en ont vite occupé le cœur. De plus, la position des médiateurs urbains à leur sujet nous semble valoir la peine qu'on s'y attarde.

Il est en effet étonnant de constater combien il semble difficile pour des travailleurs sociaux de décrire *'la manière de parler des jeunes'* qu'ils dénigrent pourtant. Castellotti et de Robillard (2001 : 53) notent les rares caractéristiques linguistiques données par des travailleurs sociaux expérimentés lors d'entretiens similaires : les parlers jeunes se caractériseraient par " *de*

nombreux emprunts à l'arabe, un vocabulaire limité et répétitif (ça le fait, ça le fait pas, ça le fait trop) et la profusion d'expressions grossières (je m'en bats les couilles) ". En dehors de cette difficulté à décrire ce que l'on décrie, une incompréhension semble de mise chez les médiateurs urbains : trop de violence verbale serait produite envers les autres jeunes (*" ils font que s'insulter, il n'y a pas de respect entre eux "*, Entretiens I. Léglise, Tours) mais également envers la société et plus précisément envers tout représentant de l'Etat (*" ils ne respectent rien ni personne "*). C. Dannequin (1997) fait la liste des incivilités linguistiques, défis, outrances verbales qui s'exerceraient surtout en direction des institutions ou de leurs représentants et s'exacerberaient devant toute autorité… et note que de nombreux conflits opposant professeurs, policiers ou travailleurs sociaux et jeunes des cités, " portent, avant leur expression proprement linguistique, sur le contexte suprasegmental ", le ton employé étant souvent jugé agressif par les interlocuteurs adultes. En règle générale, les propos des jeunes sont ressentis comme vulgaires, grossiers et surtout agressifs et violents. Les plaintes sont donc légion et l'incompréhension semble en tout cas générale.

Pourtant, depuis les travaux de Labov (1978) sur les échanges dans les ghettos noirs des Etats-Unis, on connaît la fonction intégrative de l'insulte. On sait que s'insulter entre pairs permet entre autres d'affirmer son appartenance au groupe. Aux insultes personnelles – énonciation de faits vrais et connus par les interlocuteurs, interprétées comme des expressions de la réalité, l'auteur oppose les insultes rituelles ou vannes, qui interviennent lors de combats ou de joutes verbales. Ces dernières, synonymes de richesse verbale, de maîtrise syntaxique, de créativité, visent davantage l'entourage du destinataire – en particulier sa mère – que lui-même, et se déroulent devant un auditoire. Qu'il s'agisse d'insultes personnelles ou rituelles pour Labov, de vannes pour Lepoutre (1997) ou Assef (2002), la construction d'une identité commune aux interlocuteurs est de mise : on est entre soi. Les vannes comprennent " toutes sortes de remarques virulentes, de plaisanteries désobligeantes et de moqueries échangées sur le ton de l'humour entre personnes qui se connaissent ou du moins font preuve d'une certaine complicité " (Lepoutre 1997). Assef (2002) rappelle que les vannes, qui ne se réduisent pas aux insultes, se définissent par leur caractère à la fois ludique et offensif, mais également par la nécessité d'une connivence entre participants, ce qui semble contradictoire avec le leitmotiv de la violence.

En ce qui nous concerne, nous nous intéresserons ici à ces deux catégories – 'insultes personnelles' et 'vannes' – mais à travers le regard d'acteurs sur le terrain social, qui établissent pour leur part des catégories comme *"s'insulter"* et *"se charrier"*, et semblent, dans le même temps, rencontrer des difficultés, dans leur quotidien et dans leurs propos avec nous, à définir ce que recouvre précisément le terme 'insulte' qu'ils utilisent si souvent.

2. Les médiateurs urbains : une position d'entre-deux intéressante

Le choix d'aborder les parlers jeunes à travers le regard de médiateurs urbains a été motivé par plusieurs facteurs. Les médiateurs sont eux-mêmes de jeunes locuteurs, ils ont de 22 à 30 ans, et sont proches encore de la population qui nous intéresse, à savoir les jeunes en âge d'être scolarisés. Ils sont issus pour la plupart des quartiers dans lesquels ils interviennent et partagent le plus souvent les origines sociales et communautaires de leurs habitants. Ils ont eu fréquemment un parcours scolaire difficile, ce qui les rapproche de leurs interlocuteurs. Mais, en même temps, ils ont un rôle de médiation à jouer et doivent donc inspirer le respect. Par conséquent, ils doivent prendre leurs distances par rapport au rôle de copain ou de voisin qu'ils avaient auparavant et que certains ont d'ailleurs encore en dehors de leur travail.

Les médiateurs sont donc dans une situation de proximité et d'éloignement par rapport aux jeunes. Une situation probablement difficile à gérer mais qui leur permet en même temps de jongler entre compréhension et réprobation. Une situation extrêmement intéressante également au vu de l'étude des pratiques langagières, des leurs comme de celles de leurs usagers, et de la manière dont ils se représentent ces dernières.

La politique de recrutement des médiateurs urbains est différente selon les régions et les communes, certaines préférant un recrutement local, au cœur même des quartiers, alors que d'autres cherchent au contraire à s'en éloigner. Cette question non sans importance sur le terrain, est intimement liée à celle des relations entre les pratiques langagières des médiateurs et les représentations qu'ils se font de celles des jeunes dont ils s'occupent. On peut citer l'exemple de la ville d'Etampes, en banlieue sud de Paris, où les médiateurs occupent des emplois-jeunes et

sont recrutés par la mairie. Dans les équipes sur le terrain, trois des médiateurs sont originaires des quartiers et les deux autres de la campagne avoisinante. F., issu des quartiers, *“ parle exactement comme les jeunes ”*, même s’il avoue quelques lacunes lexicales, et se définit comme complémentaire de D. qui *“ surveille ”* son langage et reprend aussi bien son collègue que les jeunes. La plupart font part de difficultés à comprendre les jeunes, qu’il s’agisse des adolescents ou même des animateurs de quartiers : *“ il y a même des moments où même avec les animateurs je calcule pas ce qu’ils disent … parce que j’ai pas la notion et j’ai pas la connaissance des mots ”* (Entretiens M. Leroy, Etampes).

3. Premières observations à Tours : des différences entre discours et pratiques

Dans le discours des médiateurs tourangeaux concernant les pratiques langagières des jeunes, on a pu mettre au jour deux activités principales, *“se charrier”* et *“s’insulter”*, et deux classes de mots, ceux qui sont *affectueux* et ceux qui *font mal* (Léglise 2004a). Ces distinctions établies par les locuteurs ne reprennent pas des catégories qui auraient été proposées par le chercheur. Il s’agit de catégories émiques comportant leur part d’opérativité in situ mais aussi de contradictions internes sur lesquelles il était intéressant de revenir dans le processus de recherche-action.

Premièrement, ces notions semblent dépendre du lieu où la formulation s’effectue : à l’intérieur du groupe ou vers l’extérieur. Ainsi, tel énoncé, par exemple *‘sale connard, va’* ou *‘t(u) es qu’une merde’* sera catégorisé comme affectueux s’il est prononcé à l’intérieur du groupe de pairs, alors qu’il sera considéré comme *“faisant mal”* s’il est prononcé envers quelqu’un qui n’appartient pas au quartier. Le terme *“insulte”*, pour sa part, semble réservé dans le discours des médiateurs à ce que Labov appelait insultes personnelles, alors que le verbe *“s’insulter”* renvoie à tout moment où l’on *“se traite”*, que ce soit amical ou non, ce qui produit immanquablement des interférences dans le discours des médiateurs.

Deuxièmement, ces notions sont liées au degré de véracité de l’affirmation : plus l’énoncé a de chances d’être vrai, plus il fait mal. Et du jeu, de la joute, on passe à la volonté de faire mal voire à la déclaration de guerre. Or, les énoncés qui semblent actuellement fonctionner comme ‘insultes

personnelles parmi les jeunes' correspondent bien à l'énonciation de faits vrais et connus (comme dans la définition proposée par Labov), mais ils ne traitent plus du destinataire mais de son entourage (comme les insultes rituelles laboviennes). Un déplacement sur lequel nous reviendrons plus bas.

Troisièmement, on a pu montrer un parallèle saisissant entre les propos que les médiateurs tiennent sur les jeunes[5] et leurs propres pratiques. En effet, entre eux, les médiateurs se traitent de*'négro'*, de *'sale bougnoul'*, s'apostrophent de *'t(u) es de la vermine / de la racaille'* et autres *'t(u)es que de la perte'*. A l'intérieur du groupe des médiateurs, il s'agit d'un usage affectueux mais ces termes sont évidemment perçus comme des insultes par les personnes extérieures. Si, pour les médiateurs, il est clair que se charrier n'est pas proférer des insultes et que les noms d'oiseaux dont ils s'affublent sont affectueux entre eux, ils n'ont pas conscience de l'effet que peuvent produire de tels noms d'oiseaux en dehors de leur communauté et ont du mal à faire le rapprochement entre leur comportement et celui des générations suivantes.

Toutefois, le fait, comme on l'a vu précédemment, d'être dans cet entre-deux, amène aussi les médiateurs à réfléchir à ces questions, à se positionner, et à se contrôler linguistiquement parlant. On peut citer l'exemple de cette coordinatrice disant à l'un des médiateurs : *" tu fais gaffe à comment tu parles hein, t(u) agresse pas les gens, t(u) es pas dans ta cité ! "* (Observation I. Léglise, Médiation dans le métro, Paris). On peut également citer l'exemple, parmi les médiateurs de la banlieue sud de Paris, du binôme D/F ; D. se positionne comme le garant du bien parler et détourne le rituel en insulte personnelle pour faire prendre conscience à F., qui parle *" comme les jeunes "*, de la manière dont peuvent être perçus ses propos. D. raconte un coup de téléphone avec F. (Entretiens M. Leroy, Etampes) :

(1) *" tu m'as dit :*
- enculé putain, on se donne rendez-vous, t(u) es pas là !
- oh oh, attends, déjà je suis pas un enculé, j'avais un truc à faire "

[5] Comme : *" ils ne parlent pas les jeunes, ils ne font que s'insulter, mais pour eux, c'est pas des insultes "*.

On voit ici comment, alors qu'il le comprend et sait parfaitement qu'il ne faut pas prendre le terme*'enculé'* à sa valeur faciale, D. le détourne de sa valeur phatique pour en faire une insulte personnelle.

Il semble donc que l'on puisse établir un parallèle entre les pratiques langagières des médiateurs urbains et celles des jeunes en âge d'être scolarisés : il s'agit en fait d'un même fonctionnement mais avec des déplacements à deux niveaux, tout d'abord sur les contenus des différentes catégories, et notamment celle de l'insulte, et ensuite sur l'objet des joutes verbales. C'est ce que nous allons voir à présent.

4. Des déplacements générationnels

4.1. Perte de la valeur faciale des insultes et recatégorisation

Les médiateurs urbains, qui ont entre 20 et 30 ans, évoquent les pratiques qui étaient les leurs dix ans auparavant. Pour eux, les termes de *'fils de pute'* et de *'bâtard'* était considérés comme des insultes et déclenchaient immanquablement un contact physique, ce qui ne semble plus être le cas à l'heure actuelle. Nous pouvons citer à ce propos trois médiateurs ayant soulevé la question de cette différence de pratiques d'une génération à l'autre :

(2) *" nous à notre génération, bon une génération c'est 15 20 ans, mais nous, pour dire que moi, quand j'avais 14, 15 ou 16 ans, une insulte telle que 'bâtard', ça sortait de la bouche de quelqu'un ben on allait au contact, parce que il y avait un respect au niveau des parents, tout, là, c'est plus comme avant, comme si ils se souhaitaient une bonne journée "* (Entretiens I. Léglise, Tours)

(3) *" bah autant avant moi je tapais / quand moi j'étais gamin le mec il me disait 'fils de pute' c'est clair que je le tapais, autant maintenant 'fils de pute' c'est un copain quoi "* (Entretiens M. Leroy, Etampes)

(4) *“ autant nous avant quand on était jeunes un gros mot ‘bâtard’ moi tu me disais ‘bâtard’ quand j’étais gosse je montais en l’air ‘tu as insulté ma mère’ bim / ‘fils de pute’ ça se disait pas à notre époque ‘fils de pute’ ah:: c’était la grossièreté la plus terrible ”* (Entretiens M. Leroy, Etampes).

Ainsi, les termes de *‘fils de pute’* ou de *‘bâtard’*, considérés par les médiateurs comme des insultes suprêmes, en même temps qu’emblématiques, et très clairement catégorisés comme *‘mots qui font mal’*, sont de fait passés du côté des mots affectueux chez les adolescents actuels.

On observe donc un premier déplacement générationnel. Ces termes semblent porter à présent la marque de la proximité communautaire et ont acquis dans le discours des jeunes une fonction de phatique, voire de déictique, en perdant par là même leur contenu purement péjoratif. Une certaine désémantisation de ces termes paraît donc à l’œuvre ; catégorisés comme affectueux ou amicaux à l’intérieur du groupe de pairs, ils continuent à agir comme provocation par rapport à une scène constituée éventuellement d’auditeurs extérieurs au groupe, puisqu’ils ne sont pas politiquement corrects. Par ailleurs, on constate également le figement des termes *‘bâtard’* et *‘fils de pute’* à la forme masculine, même parmi les filles (en lieu et place de *‘bâtarde’* et *‘fille de pute’* non attestées sur nos terrains), ce qui semble appuyer l’hypothèse d’une utilisation en tant que phatiques.

Les médiateurs de rue perçoivent bien ce changement catégoriel de termes comme *‘fils de pute’* ou *‘bâtard’*. Mais ils ont du mal à mettre en mots ces différences. Pour eux, ces termes restent des insultes, même s’ils savent très bien décrire que, pour les jeunes, ce n’en sont plus. La catégorie des *‘insultes’* recouvre, dans le discours des médiateurs, toutes les réalités, à savoir aussi bien les usages péjoratifs que les usages affectueux.

Les médiateurs avouent être choqués par les nouveaux usages de ces termes anciennement injurieux mais, de fait, ils ont fini par les intégrer comme des éléments du langage des plus jeunes qu’eux (comme on le voit dans l’extrait 5), allant même jusqu’à les expliciter ou les rendre lisibles aux chercheurs, comme dans l’extrait 7, où l’énoncé *‘oh le bâtard’* est interprété comme une manière d’exprimer son étonnement *‘oh la la, incroyable’* :

(5) *“ pour eux, ils s’insultent pas mais c’est vrai que pour une personne qui vient de l’extérieur ben ça fait bizarre d’entendre dire ‘viens ici espèce de bâtard’ alors qu’il pourrait dire ‘viens ici’ (tout court) // après tu dis mais dis lui pas ça, pourquoi tu lui parles comme ça ? et il te répond ‘mais non, c’est rien, c’est mon pote, c’est mon copain’, ça c’est choquant au début et puis après ben c’est vrai comme eux, après tu les entends tu dis ‘ben non, ça va, ils s’embrouillent pas quoi’ ”* (Entretiens I. Léglise, Tours)

(6) *“ quand je les entends entre eux ‘ta mère elle se fait sucer’ / ‘ta mère c’est la reine de ceci’ / ‘ta mère hier je l’ai nanani’ / ‘ta mère c’est ça’ et ils sont constamment cul jour et nuit ens/ pratiquement cul et chemise ensemble mais on leur dit ‘mais attends il traite ta mère et tout’ et eux ‘ouais mais laisse-le et tout c’est comme ça’ ”* (Entretiens M. Leroy, Etampes)

(7) *“ et un jour à un moment euh je discutais avec un gamin et euh je partais dans leur délire et euh un moment y a un gamin qui a fait euh Nordine il fait ‘oh le bâtard’ […] bon bah le passé quoi le passé (c’était) une insulte incroyable je veux dire euh pourquoi il se permet de m’insulter et en fait euh le sens de de ‘oh le bâtard’ c’était euh c’est un peu l’étonnement comme si que moi je fais ‘oh la la incroyable’ ”* (Entretiens M. Leroy, Etampes).

On voit que les médiateurs urbains sont désorientés : d’un côté, ils savent qu’il ne faut pas prendre le terme à sa valeur faciale, mais pourtant ils le font régulièrement, par un réflexe provenant de leur propre adolescence. On observe d’ailleurs la tendance, parmi les professionnels de l’insertion sociale, à comparer, quand on aborde la question des parlers jeunes, leur propre expérience – leur jeunesse, leur attitude respectueuse, leurs anciennes façons de parlers – à celle du public en question.

On peut à ce propos évoquer une autre question, qui revient fréquemment lors des entretiens, celle de l’âge des jeunes concernés par des parlers souvent qualifiés de *“ parlers banlieue ”*, *“ langage banlieue ”* ou *“ langage banlieusard ”* en banlieue sud parisienne – et généralement catégorisés comme tels par les médiateurs eux-mêmes – ou de *“ langage des quartiers ”* à Tours. Lorsqu’ils évoquent leur enfance et leur adolescence, les médiateurs fixent généralement une

limite assez tardive pour l'apprentissage des joutes oratoires et le recours aux insultes, en général autour de 15 ans. Ils vivent comme une rupture générationnelle le fait qu'à présent des enfants bien plus jeunes emploient ces termes et adoptent ces comportements langagiers. Par exemple, les termes *'fils de pute'* ou *'bâtard'*, entrés selon eux tardivement dans leur propre comportement langagier, sont audibles à l'heure actuelle, avec la fonction phatique évoquée plus haut, dès l'école primaire :

(8) *" ben les jeunes, plus ils sont jeunes, et plus ils parlent mal // un petit de 8, 9 ans, il va sortir des injures que nous on les a connues que à 16, 17 ans quoi "* (Entretiens I. Léglise, Tours).

Les médiateurs de banlieue parisienne, amenés à intervenir dans les écoles de quartier au niveau de la maternelle pour des animations, évoquent un phénomène de mimétisme langagier dès la première année, les enfants reprenant non seulement les termes autrefois catégorisés comme insultes, mais aussi les tournures propres aux différentes communautés, comme par exemple *" je te le jure sur le Coran de la Mecque "*. Les médiateurs semblent très sensibles à ces problèmes, d'autant plus que certains d'entre eux ont des enfants scolarisés dans ces écoles de quartier. Comme beaucoup de spécialistes de l'insertion, ils évoquent un phénomène de ghetto, dans la mesure où toutes les structures d'accueil des enfants et des adolescents se trouvent au cœur même de la cité : écoles, maisons de quartier, structures sportives, etc. Pour eux, les jeunes ne sont pas suffisamment exposés à des pratiques langagières autres que celles du quartier et, même s'ils sont capables de s'adapter à d'autres situations, ils éprouvent quelques difficultés à se sentir à l'aise, au moins linguistiquement parlant, en dehors du quartier, ce qui fait écho aux exhortations de Begag (2002) à aller en ville et à être confronté à l'altérité.

4.2. Déplacement sur : comment faire mal ?

Derrière ce titre rapide se cache une vraie question : si les termes qui faisaient mal sont passés du côté des termes affectueux, si les insultes n'en sont plus, on peut effectivement se demander ce que recouvre à présent la première catégorie et quels sont les moyens utilisés à l'heure actuelle lorsqu'on veut faire mal à autrui par les mots. La réponse à la question ne semble pas évidente

pour de nombreux travailleurs sociaux. En ce qui concerne les médiateurs de rue, seuls ceux provenant des quartiers semblent avoir des réponses à proposer.

En région parisienne, apparemment, il y a une dizaine d'années, lorsque les médiateurs étaient adolescents, une gradation était possible. Une insulte telle que *'fils de pute'* ou *'bâtard'*, prononcée dans la langue maternelle du destinataire avait davantage d'impact et faisait plus mal :

(9) *" 'fils de pute' c'est rien, 'nardine imek' c'est pire, là c'est une insulte c'est plus profond tu touches la sensibilité, le mec il te touche dans ta langue maternelle, 'fils de pute' je m'en bats les couilles 'nardine imek' là tu insultes tes racines "* (Entretiens M. Leroy, Etampes).

Mais si l'on demande aux médiateurs ce qu'il en est à l'heure actuelle et si les jeunes utilisent souvent les insultes dans d'autres langues que le français, ils estiment que ce n'est plus le cas : *" à notre époque ouais, maintenant ils parlent plus trop leur langue maternelle "* (Entretiens M. Leroy, Etampes).

Pour faire mal, les médiateurs de l'agglomération tourangelle évoquent la véracité des faits, ce qui n'est pas sans rappeler la définition de l'insulte personnelle chez Labov. On touche l'autre en s'appuyant sur des faits réels le concernant, lui et son entourage proche, l'intimité étant réduite par le fait que tout se sait dans le quartier, parce que *" le pire de tout c'est que tout le monde sait tout sur tout le monde "*. Ainsi, seront reconnues comme insultes faisant mal : *" 'ton père il boit', si c'est réel si tu touches un point sensible si son père il boit, 'ton père alcoolique', 'ton père c'est un poivrot' "*, ou encore *" tu sais, toucher l'intimité de la personne, ils y vont hein, ils ont pas de pitié : 'ta sœur c'est une salope, elle s'est fait choper là-bas dans le bâtiment' "*. On sort ainsi du rituel à partir du moment où l'activité de plaisanterie fait référence à des faits connus de tous comme caractéristiques momentanées ou existentielles de la famille : *" c'est là que ça fait mal et après là, ça part en vrille, après ils se tapent dessus "* (Entretiens I. Léglise, Tours). Il s'avère que les mots qui font mal touchent essentiellement l'entourage – comme dans les insultes rituelles laboviennes bien qu'ici ce n'en soit pas – et non plus le destinataire.

Les médiateurs de la région parisienne, quant à eux, évoquent le contact physique - *“ les mômes ne supportent plus qu’on les touche, pour eux c’est une agression ”* – ou le contact oculaire – *“ et puis les regards, ‘qu’est-ce tu as à me regarder comme ça fils de pute’ ”* (Entretiens M. Leroy, Etampes) : ce qui fait mal, c’est ce qui est ressenti comme une agression physique. Le fait que le contact oculaire soit ressenti par les jeunes comme une agression pose notamment problème aux médiateurs d’origine maghrébine auxquels on a appris en d’autres temps à ne jamais baisser les yeux. Et ceci se révèle être la source de nombreux conflits entre jeunes et médiateurs.

4.3. Déplacements sur l’objet des joutes verbales

Nous utilisons ici le terme de *‘joutes verbales’* comme catégorie savante pour renvoyer aux expressions utilisées par les médiateurs, à savoir : *“ se charrier ”* à Tours et *“ se vanner ”* en banlieue parisienne. Le terme *“ se tailler ”* – provenant probablement de l’expression *‘tailler un costard’*, c’est-à-dire *‘se moquer de quelqu’un’* – est uniquement utilisé par les jeunes habitants de banlieue sud. Un médiateur fait le parallèle à ce propos : *“ nous on dit ‘ils se vannent’ eux ils disent ‘on se taille’ ”* (Entretiens M. Leroy, Etampes).

On observe un troisième type de déplacement, portant sur l’objet de ces joutes verbales. Il semble que dans leur adolescence, les médiateurs se charriaient sur leur propre physique, leurs propres capacités et non sur celles de leurs proches, ce qui est contraire à ce qu’observait Labov dans les ghettos noirs, puisqu’il notait une tendance à se moquer essentiellement de l’entourage. On trouvait donc des énoncés comme : *“ ouais, toi tu es une chèvre, tu y connais rien au foot ”*. A présent, les médiateurs observent que les jeunes se charrient sur leurs parents, leur mère, leur sœur, avec des énoncés comme *“ ta mère la pute ”* par exemple. En ce sens, les pratiques des jeunes sont devenues conformes avec la réalité noire américaine décrite par Labov. Il est bien délicat d’expliquer la cause d’un tel déplacement, mais on peut imaginer que la traduction puis la publication, dans les années 90, des blagues sur le modèle *‘ta mère, elle est tellement + adj + que…’* n’a pas été sans effets.

Certains médiateurs évoquent ce nouveau déplacement : *“ Auparavant, nous, à notre époque, quand on se charriait c’était entre nous, c’était personnel je te charriais sur tes lunettes, tu me charriais sur tel truc, on se charriait mais on touchait pas aux parents, aux frères, aux sœurs, eux, ils s’insultent sur tout ‘ton père c’est ci’, ‘ta mère c’est ça’, ils ont plus de respect entre eux ”* (Entretiens I. Léglise, Tours).

Il est intéressant de noter que la notion de respect semble s’appliquer davantage à la famille qu’à la personne elle-même, les médiateurs considérant les vannes portant sur l’entourage comme plus graves que celles portant sur leur propre personne, ce qui rejoint leur conception de *‘bâtard’* et *‘fils de pute’* comme insultes suprêmes, ces termes portant d’après eux atteinte indirectement à la mère de la personne visée. A ce propos, plusieurs déplacements observés vont dans le même sens : qu’il s’agisse de vannes pour rigoler ou de mots pour faire mal, les pratiques actuelles de jeunes en âge d’être scolarisés visent plutôt son entourage que le destinataire lui-même comme si ceux auxquels on tient comptaient plus que soi-même. Nous nous garderons cependant d’aller plus avant dans l’interprétation de ces déplacements générationnels qu’il nous a semblé déceler, cette dernière ne pouvant intervenir que dans le dialogue avec d’autres disciplines en sciences humaines et sociales.

En guise de conclusion

Nous avons vu que des déplacements minimes semblent produire d’importants décalages générationnels, en quelques années. Ce travail avec de jeunes médiateurs montre à la fois la nécessité d’une connaissance des pratiques auxquelles ils sont confrontés et les difficultés d’interprétation de ces dernières. En ce qui concerne les populations en âge d’être scolarisées, ces difficultés se situent à tous les niveaux, même pour des médiateurs proches en terme d’âge et d’appartenance au quartier. On imagine que les décalages s’accentuent a fortiori chez des travailleurs sociaux ou des enseignants moins proches sur différents plans.

Travailler avec des médiateurs urbains nous a semblé un bon microscope pour mieux comprendre les mécanismes à l’œuvre chez des locuteurs plus jeunes. Toutes ces questions, également

cruciales lors de l'activité quotidienne des médiateurs, ont longuement été abordées avec eux et nous pouvons espérer que notre intervention dans le processus de leur formation ait contribué et contribue à une meilleure appréhension de leur environnement.

Références :

ASSEF C., 2002, *Analyse interactionnelle des échanges de vannes : une application aux quartiers dits sensibles de Marseille*, Thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille 1.

AUTES M., 1986, " Du travail social comme agir communicationnel ", *COM*, 36, pp. 7-25.

BEGAG A., 1990, " La révolte des lascars contre l'oubli à Vaulx-en-Velin ", *Les annales de la recherche urbaine*, 49, pp. 114-121.

BEGAG A., 1997, " Trafic de mots en banlieue : du "nique ta mère" au "plaît-il ?" ", *Migrants-formation*, 108, pp. 30-37.

BEGAG A. 2002, *Les dérouilleurs, Ces Français de banlieue qui ont réussi*, Paris, 1001 nuits.

BILLIEZ J., 1991, " Le parler véhiculaire interethnique de groupes d'adolescents en milieu urbain ", *Des langues et des villes*, Agence de la Coopération Culturelle et Technique, Didier Erudition, pp. 117-126.

BINISTI N., GASQUET-CYRUS M., 2003, " Les accents de Marseille ", *Cahiers du Français Contemporain n°8*, pp. 107-129.

BINISTI N., 2000, " Les marques identitaires du 'parler interethnique' de jeunes marseillais ", in Calvet et Moussirou-Mouyama (eds), *Le plurilinguisme urbain*, Paris, Didier Erudition,pp. 281-299.

BOYER H. (ed), 1997, Les mots des jeunes : observations et hypothèses, *Langue Française*, 114.

BULOT T., VAN HOOLAND M., 1997, " Représentations du "parler banlieue" à Rouen ", SKHOLE Hors série, IUFM d'Aix-Marseille, pp. 121-135.

CASTELLOTI V. et ROBILLARD de D. (eds), 2001, Langues et insertion sociale, *Langage et Société, 98*.

CAUBET D., BILLIEZ J., BULOT T., LEGLISE I., MILLER C., sous presse, *Sociolinguistique urbaine : parles jeunes ici et là-bas*, Paris, L'Harmattan.

DANNEQUIN C., 1997, “ Outrances verbales ou mal de vivre chez les jeunes des cités ”, *Migrants-formation*, 108, pp. 21-29.

GADET F., 2000, “ Langue française, ton diaphasique fout le camp ? ”, Cahiers du CIEP, pp. 55-65.

ION J., TRICARD JP., 1984, *Les travailleurs sociaux*, Paris, La Découverte.

JAZOULI A., 1995, *Une saison en banlieue*, Paris, Plon.

LABOV W, 1978, *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, Paris, Ed. de Minuit.

LEGLISE I., 2004a, “ Diversité des formes d’oral et rapport au langage chez les travailleurs sociaux : l’exemple des médiateurs urbains ”, in Léglise I., *Pratiques, langues et discours dans le travail social*, Paris, L’Harmattan, 29-52.

LEGLISE I., 2004b, “ Les médiateurs de rue face aux ‘parlers jeunes’ : des exemples de ‘parlers jeunes’ ? ”, in Caubet D. et al., *Sociolinguistique urbaine : les parlers jeunes ici et là-bas*, Paris, L’Harmattan, 221-246.

LEPOUTRE D., 1997, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.

MARTUCCELI D. et WIEVORKA M., 1990, “ Le travail social, l’immigration et la ville ”, *Les annales de la recherche urbaine*, 49, pp. 5-11.

MOÏSE et al., à paraître, “ La violence verbale : enjeux, méthodes, éthique ”, in Actes du colloque *France, pays de contacts de langues*, Tours, nov. 2000.

TRIMAILLE C., 2003, “ Variations dans les pratiques langagières de pré-adolescents dans le cadre d’activités promues par un centre culturel ”, *Cahiers du Français Contemporain n°8*, pp. 131-161.

VILLOING F., 1992, “ Procédés de formation et de déformation lexicale dans le langage des jeunes de la région parisienne ”, Mémoire de maîtrise en Sciences du langage, Université de Paris X-Nanterre.